

Rapports sur les Beaux-arts en Suisse en 1864

Autor(en): **Effinger, R. d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **16 (1864)**

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555374>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RAPPORT SUR LES BEAUX-ARTS EN SUISSE EN 1864

par M. R. D'EFFINGER,

président de la Société cantonale des beaux-arts.

Messieurs,

Deux ans se sont écoulés depuis que j'ai eu l'honneur de vous parler du développement des beaux-arts dans notre patrie. Depuis lors bien des choses se sont passées dans cette branche de l'activité humaine, mais il serait trop long de les énumérer toutes. D'ailleurs, Messieurs, j'ose me flatter que ceux d'entre vous, qui sont aussi membres de notre Société des arts, auront lu le Rapport qu'elle publie chaque année et qui entre dans des détails que je ne me permettrai pas de répéter ici, sachant comme votre temps est précieux et que des mémoires d'une bien plus haute importance que mon récit méritent d'attirer votre attention. Je ne vais donc vous citer que quelques faits qui, étant d'un intérêt général, ne vous paraîtront peut-être pas hors de place ici.

La mort a malheureusement largement moissonné dans le rang de nos artistes. M. Horner, peintre paysagiste distingué, qui a laissé des portefeuilles remplis d'études de ses voyages en Italie et en Grèce, a été emporté à Bâle, ce printemps, par une courte mais douloureuse maladie. Son compatriote, M. Hauser, décédé au Havre, le 1^{er} juin, l'a suivi de près au tombeau. Cet artiste s'occupait surtout de peinture historique sacrée. Son *Massacre des Innocents* se trouve dans le Musée de Berlin, et dans une chapelle de Londres, on peut voir son *Jugement dernier*. Genève a perdu le plus beau fleuron de sa couronne artistique dans la personne du célèbre Calame, dont

la réputation, comme peintre paysagiste, était devenue universelle. Ses œuvres sont dispersées sur toute la surface de l'Europe, et le Musée de Leipzig, qui contient beaucoup d'autres ouvrages de nos artistes suisses, peut se vanter de posséder quatre de ses plus belles toiles, le *Mont-Rosa*, le *Grimsel*, le *Lac des quatre cantons* et les *Temples de Pestum*. Calame est mort à Mentone, le 17 mars de cette année, âgé de 54 ans. Dans le canton de Berne, nous avons perdu un de nos peintres amateurs les plus distingués, M. l'abbé Kohler, mort à Porrentruy, le 10 avril de cette année. Il se plaisait surtout à reproduire des sujets religieux d'anciens maîtres, et il a rapporté de son dernier voyage à Rome, un *St-Luc* et la *Madone de Foligno*, d'après Raphaël. Nous avons eu occasion d'apprécier la délicatesse de son pinceau à Porrentruy même et à l'exposition de Bienne. — Ce n'est pas seulement comme peintre qu'il a été regretté, mais aussi comme un des ecclésiastiques catholiques les plus distingués du Jura.

Nous venons encore d'apprendre le décès du peintre de portraits Souzler, qui a longtemps exercé son art à Berne. Il vient de finir ses jours à Weinfeld, au commencement de ce mois, après avoir atteint l'âge de 80 ans.

L'énumération des pertes que nous venons de faire, nous rappelle tout naturellement les lacunes qui se sont opérées dans la liste des membres de notre Société des beaux-arts. Nous en trouvons beaucoup et nous voyons que la mort a frappé quelques-uns des plus distingués de nos sociétaires.

Nous avons perdu dans le Jura M. Stockmar, conseiller d'Etat, M. Péquignot, ancien landammann, M. le Dr Blösch et M. Krieg, qui, comme pasteur de cette localité, nous aurait fait sans doute le meilleur accueil, et qui a si souvent charmé ces réunions par ses productions poétiques.

Dans l'ancien canton, le colonel Kurz et M. Lauterbourg, ancien conseiller national et littérateur distingué, nous ont été enlevés.

Si, avec raison, nous jetons un regard mélancolique sur ces nombreuses pertes, nous devons, d'un autre côté, nous réjouir

que des signes de vie se manifestent aussi bien dans notre Société que dans tout le domaine des beaux-arts.

Le nombre de nos membres s'est accru, et la Société peut déjà disposer des rentes d'un capital de 10,000 fr. Une partie de son avoir forme le commencement d'un fonds de bâtisse. Il est vrai que, pour le moment, nous n'en ferons pas usage, puisque tous nos objets d'art ont été placés dans les salles supérieures du Palais fédéral, mais ne pouvant envisager ce placement que comme provisoire, le Conseil fédéral s'étant réservé le droit d'en disposer autrement dans quinze ans, il est prudent de tenir en réserve ce capital qui, s'il augmente encore, pourra une fois nous servir à la construction d'un nouveau musée. Dans le déplacement qui a eu lieu, les tableaux ont gagné, tandis que les ouvrages plastiques se trouvaient beaucoup mieux dans l'ancienne salle des antiques.

Quelques nouveaux artistes se sont fait connaître avantageusement en Suisse. Nous vous parlerons premièrement d'un homme né près de ce beau lac qui réjouit notre vue par sa teinte azurée : M. Albert Anker, d'Anet, exposant depuis plusieurs années ses tableaux à Paris, était peu connu en Suisse, à l'exception peut-être de Neuchâtel. Deux toiles que le gouvernement de Berne lui a commandées et que vous aurez peut-être vues à notre exposition suisse, nous ont révélé son beau talent. Un autre tableau qu'il a envoyé cet été à l'exposition à Aarau et qui représente l'*Ensevelissement d'une jeune fille dans le cimetière d'Anet*, a eu un si grand succès, que le gouvernement d'Argovie s'est tout de suite décidé à l'acheter.

Un autre peintre, M. Benjamin Vautier, de Montreux, établi à Dusseldorf, qui avait déjà acquis une grande réputation en Allemagne et dont un des meilleurs tableaux se trouve au Musée de Leipzig, vient aussi de se faire connaître avantageusement en Suisse par un ouvrage capital. Nous voulons parler de sa *Prière en famille*, que la Société des artistes de Berne lui a achetée l'année dernière. Tous ceux qui l'ont vue doivent avoir été frappés du fini de ce travail et de l'expression naturelle que le peintre a su donner à ses figures. Depuis lors, un

autre de ses tableaux, le *Dimanche*, lui a été demandé pour le Musée Arlaud, à Lausanne. Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la peinture que l'art suisse vient de marquer, la sculpture a aussi eu sa part de gloire.

Vous avez probablement déjà appris qu'une dame suisse de Fribourg, la duchesse Colonna, née d'Affry, a produit à l'exposition de Paris de 1863, sous le nom de Marcello, un buste de Bianca Capello, qui a fait grande sensation. Tous les journaux de Paris en ont parlé.

Je ne m'étendrai pas, Messieurs, sur les nombreuses expositions d'art qui ont eu lieu en Suisse depuis deux ans, car elles étaient presque aussi fréquentes que les fêtes fédérales, mais je mentionnerai cependant celle de Neuchâtel ce printemps, parce qu'elle a inauguré l'édifice qu'on a élevé en mémoire de notre grand artiste Léopold Robert. Elle a eu beaucoup de succès, car il s'est vendu à Neuchâtel et plus tard à la Chaux-de-Fonds, où l'exposition a été transportée, pour plus de 30,000 fr. d'objets d'art.

Permettez que je vous dise encore quelques mots d'un voyage que j'ai fait dans une partie de la France limitrophe de notre patrie, où, tout en m'informant de l'état des beaux-arts du pays que j'ai parcouru, j'ai encore poursuivi les traces de l'art suisse.

Je me suis rendu avec ma famille à Aix en Savoie, et de là j'ai visité le château de la Motte, propriété du marquis Costa de Beauregard. Cette résidence rappelle par son beau parc, ses arbres élevés et touffus, ses brillants massifs de fleurs qui interrompent par leur éclat la monotonie des gazons, les beaux sièges ruraux de l'aristocratie anglaise. Le propriétaire, grand amateur de tableaux, a fait construire un bâtiment tout exprès pour y renfermer ses tableaux, parmi lesquels il y en a de remarquables des anciens maîtres. J'y ai surtout admiré un beau portrait de Van der Helst et deux paysages de Salvator Rosa.

Une autre excursion à l'abbaye de Haute-Combe, sur les bords de ce beau lac de Bourget que Lamartine a chanté.

L'église contient les sépulcres d'un grand nombre de princes et de princesses de la maison de Savoie. Parmi les belles statues en marbre, j'ai remarqué celle du roi Charles Félix, par Cacciatori et celle de la reine Christine, par Albertoni, sculpteur piémontais. Cette dernière est d'une exécution admirable, le marbre semble respirer et dans la main habile de cet artiste la pierre s'est transformée non-seulement en chair, mais en vêtements de soie et de velours. La reine est assise et deux génies sont à ses côtés, l'un représente la charité, l'autre les beaux-arts, que cette princesse aimait beaucoup. Sa mémoire doit même être chère à nos amis du Jura, puisqu'elle a été la protectrice de notre peintre Juillerat, auquel elle a commandé plusieurs grandes aquarelles. Pour Berne, l'abbaye de Haute-Combe a encore de l'intérêt, parce que le comte Pierre, surnommé le petit Charlemagne et protecteur de notre république naissante, y est enterré. D'Aix je me suis transporté par la route des Echelles, qui offre les aspects les plus imposants, à Saint-Laurent du Pont et de là à la Grande-Chartreuse. En s'enfonçant dans les gorges pittoresques qui y aboutissent, et en longeant les bords de la rivière Guiers, dont les eaux bondissantes et écumantes se fraient un passage par les nombreux fragments de rocher qui pavent son lit, on est frappé de la beauté de la végétation de ces lieux. Les plus beaux chênes, des hêtres, des érables, bordent la route et forment un dôme de verdure sur la tête du voyageur; aussi je ne m'étonne pas que le célèbre peintre de paysage, Coignet, ait fait dans ces localités de nombreuses études.

Arrivé le soir à la Grande-Chartreuse, je me suis vu séparé des dames qui m'accompagnaient. Elles ont trouvé un asile dans un bâtiment hors des murs d'enceinte du monastère, et desservi par des sœurs de la Providence. Pendant ce temps les portes du couvent s'ouvraient pour moi, et j'y étais bien reçu. On ne permet pas même aux dames de mettre le pied dans les cours extérieures, il ne leur est accordé que de les voir à vol d'oiseau depuis les hauteurs environnantes. La célèbre comédienne, M^{lle} Déjazet, a voulu un jour forcer la con-

signe, en se présentant habillée en homme, avec une troupe de jeunes gens. Elle a été immédiatement reconnue par un des frères qui lui a dit : « Mademoiselle, je vous ai vue, il y a 20 ans à Paris, vous n'avez point changé, mais il est impossible de vous laisser entrer. » L'histoire ne dit pas si l'artiste est redescendue dans la vallée ou si elle s'est rendue en pantalon et en paletot auprès des sœurs de la Providence pour y chercher un refuge. La Grande-Chartreuse, fondée par saint Bruno en 1084, a été lors de la révolution dépouillée de la plupart des beaux objets d'art qu'elle renfermait. Non seulement la bibliothèque qui contenait beaucoup de manuscrits avec de précieuses miniatures a été dispersée, mais une suite de tableaux représentant des scènes de la vie de saint Bruno, a été enlevée et remplacée plus tard, seulement par des copies. J'ai cependant remarqué dans une des chapelles du cloître, des statuettes en bois colorées, d'une exécution parfaite, et représentant saint Bruno et saint Hugues de Lincoln. Les traits en sont rendus avec une vérité de nature étonnante. Ces beaux ouvrages sont dans le genre de ceux que l'on admire encore aujourd'hui dans quelques églises d'Espagne. Redescendus à Saint-Laurent nous avons pris la route de Grenoble. Arrivés sur les hauteurs de Vorebbe, la vue plonge tout à coup sur cette belle vallée de l'Isère, couverte d'une végétation luxuriante presque méridionale et encadrée par de majestueuses montagnes, dont quelques-unes nous laissaient voir leurs cimes argentées. Après avoir atteint la plaine, on remonte le cours du fleuve sur une belle route formant une magnifique avenue de noyers. Derrière eux des pampres de vignes courent le long du chemin, s'attachant à des érables et formant de riches guirlandes qui tombent en festons.

Grenoble est une jolie ville ornée de beaux ponts, de fontaines monumentales, dont l'eau jaillit avec abondance, et des quais nouvellement établis ou élargis. La nature hors de ses murs est riante, et seule, la citadelle qui s'élève sur de hauts rochers, lui donne un aspect un peu sévère.

Ce qui m'a surtout frappé dans cette capitale du Dauphiné,

c'est la belle galerie de tableaux que j'y ai trouvée. La salle principale est imposante par ses dimensions ; elle est éclairée par trois coupes vitrées, les tableaux sont bien conservés et richement encadrés, et deux sofas à double dossier invitent les voyageurs au repos et à la contemplation. On y voit quelques toiles du plus grand mérite ; je ne citerai parmi les tableaux des anciens maîtres qu'un *Saint-Sébastien*, par Perrugin ; *Christ avec la Madeleine repentante*, de Paul Véronèse ; le *Martyre de Saint-Barthélemy*, par Ribera ; *Louis XIV entouré de ses gardes*, par Van der Meulen ; un portrait de femme, par Terbourg ; une *tête de Christ*, par Van Dyck ; deux Claude Lorrain ; un portrait d'homme, de Van Exhout ; *Saint-Grégoire*, par Rubens ; plusieurs tableaux de Philippe de Champaigne, parmi lesquels une magnifique tête d'étude, plusieurs Lesueur et quatre beaux portraits de Rigaud et de Largillières.

Une salle attenante de moindre dimension contient les tableaux modernes, parmi lesquels il y en a aussi de fort beaux, de Diaz, de Girodet, de Cabat, de Bouton, de Dubuisson et enfin un de Debelle, qui représente *l'arrivée de Napoléon devant Grenoble en 1815*. Les portes de la ville sont encore fermées. Napoléon à cheval, entouré de ses gardes, semble être dans une attente pénible, mais au mouvement du peuple et de la garnison sur les remparts, on voit que bientôt la ville lui donnera libre accès. — Dans la salle destinée aux ouvrages plastiques, il y a, entremêlées avec des copies d'après les antiques, cinq statues en marbre de Carrare, œuvres de sculpteurs français modernes, entre autres *une Angélique attachée au rocher*, par Truphème, qui a remporté cette année un des premiers prix de sculpture à l'exposition de Paris. La Bibliothèque attenante au Musée est aussi très intéressante sous le rapport des beaux-arts ; on y voit les portraits et les bustes des Dauphinois célèbres : je ne citerai dans la première catégorie que ceux de Bayard, des maréchaux Tallard et Lédiguières, de Casimir Perrier, des savants Dolomieu, Condillac, Mably, Vaucanson. Parmi les bustes, il y en a un du général Dessaix, de Thonon (qu'il ne faut pas confondre avec celui tué à Ma-

rengo), par notre compatriote Pradier, de Genève. — La petite ville d'Annonay, que j'ai visitée en me rendant à Lyon, ne brille point par la propreté, ce que j'attribue en grande partie à ses fabriques de papiers et de mégisserie. Cela ne l'a pas empêchée d'élever à son célèbre citoyen Boissy d'Anglas une très belle statue en bronze exécutée par Pierre Hébert. Sur un des bas-reliefs est représentée la scène où le conventionnel se découvre devant la tête sanglante de son collègue Ferrand.

En emportant de Grenoble de riches impressions artistiques, il me semblait que Lyon devait offrir sous ce rapport de bien plus grandes jouissances encore. Il y a en effet dans la galerie de l'Académie de Saint-Pierre, peut-être un plus grand nombre d'anciens tableaux, mais ils sont mal éclairés et moins soignés qu'à Grenoble, ce que M. Bonirote, professeur de l'Académie de peinture, qui a eu la bonté de me faire les honneurs de cette galerie, a été obligé de reconnaître lui-même. Parmi les nombreux tableaux des anciens maîtres je ne citerai qu'un Palma Vecchio, un Perugino, un Ruysdæl, et quelques beaux portraits de Morelet. Il n'y a dans cette salle que peu de tableaux modernes, j'ai cependant remarqué une belle tête d'étude de David, un portrait de M^{me} Récamier en costume grec et le grand tableau de Charlet, la *Retraite des Français en Russie*. Cette sinistre page historique avait été donnée aux Lyonnais par Louis-Philippe, comme équivalent de deux magnifiques Van der Meulen, qu'ils avaient envoyés comme cadeau au Musée historique de Versailles. La ville de Lyon n'a pas gagné au change, car non seulement ce tableau, quoique peint avec beaucoup de talent, ne vaut pas les chefs-d'œuvre de Van der Meulen, mais la trop grande quantité de bitume dont ce peintre a fait usage a une fâcheuse influence sur la conservation de cette toile dont les couleurs sont déjà toutes crevassées.

Une salle bien éclairée est vouée aux peintres lyonnais. J'y ai vu une belle composition représentant *Virgile et le Dante aux enfers*, par Hypolite Flandrin, lyonnais de naissance et qui était considéré comme un des plus grands peintres de la France moderne. Il vient d'être enlevé aux arts, en mourant le

printemps dernier à Rome, dans la force de l'âge. Vous savez que les églises de Saint-Vincent-de-Paul et de Saint-Germain l'Auxerrois sont ornées de fresques de ce peintre. On voit encore dans cette même salle des tableaux de ses deux frères, Auguste et Paul. Parmi les autres toiles, ce sont surtout les tableaux de fleurs et de fruits du peintre Saint-Jean qui m'ont frappé. J'ai aussi remarqué une *Scène villageoise* de Montessuy, un portrait de *Jacquard* par Bonnefonds, *l'Eau sainte* par Orsel et un très joli tableau de genre de M. Bonirote, représentant les *Premiers tisseurs de soie*, qui recommandent leur industrie aux échevins de Lyon. Une salle de l'Académie est destinée aux œuvres plastiques : on y voit en bronze le *Centaure* par Carrot ; en marbre de Carrare, *la Béatrice* par Fabiche, *une Bacchante* par Foyatier, *l'Odalisque* par Pradier et *un Sillène* par Legendre-Hérald. Ce dernier est aussi l'auteur du bas-relief de *Henri IV à cheval*, qui décore sur la place des Terreaux le fronton du palais de la préfecture.

Mon aimable cicérone a eu la bonté de me mener au nouveau palais de la Bourse, bel édifice bâti dans le style de la renaissance. On y admire surtout la grande salle, qui est très spacieuse et richement décorée. Des caryatides, sculptées par Bonnet, soutiennent la galerie de cette salle, et la balustrade en pierre est ornée, par intervalles symétriques, des blasons des villes qui entretiennent des relations commerciales avec Lyon, au nombre desquelles j'ai remarqué les armoiries de Genève. Cependant l'ouvrage qui a le plus frappé mes regards, c'est un cadran qui s'élève en face de la porte d'entrée. Cette horloge est richement encadrée dans un groupe de statues allégoriques. L'heure naissante, représentée sous la figure d'une fille adolescente placée à la droite du cadran, tend à arriver à son sommet, mais celui-ci est encore occupé, comme heure présente, par le symbole d'une belle femme aux formes accomplies, et à côté d'elle, à sa gauche, l'heure expirante qui s'affaisse sous les traits d'une noble matrone. Ce superbe monument en marbre de Carrare, exécuté à Paris par un sculpteur lyonnais, M. Bonnassieux, a été fort applaudi. Dans les salles supérieures du

palais de la Bourse, il y a une exposition industrielle contenant beaucoup de choses qui ont rapport aux arts, des armes richement ciselées, des bronzes, des médailles, des vitraux peints, des sculptures en terre cuite et en bois. Parmi ces dernières, on m'a fait voir des caryatides d'un travail admirable, qui proviennent de la Suisse et qui ont fait partie d'une armoire ou grand bahut.

Lyon contient plusieurs statues monumentales, entre autres deux statues équestres, l'une de Louis XIV, sur la place Belcour, et l'autre de Napoléon, sur la place du même nom. La première est une œuvre de grand mérite du sculpteur Lemot, tandis que l'autre, qui a pour auteur le comte de Nieuvekerke, est un ouvrage complètement manqué. Avant de quitter la France je dois encore vous parler de la ville de Bourg qui, elle aussi, a un Musée de peinture fondé par la générosité d'une dame Lorin, qui non seulement a légué à la ville sa collection de tableaux, la plupart flamands, mais y a encore ajouté 10,000 fr. pour les restaurer et les entretenir.

Mais ce qu'il y a encore de plus remarquable à Bourg, c'est la célèbre église de Brou, qui contient les mausolées de Marguerite de Bourbon, duchesse de Savoie, de Philibert, le beau comte de Savoie, et de sa femme Marguerite d'Autriche, petite-fille de Charles le Téméraire. Ce qu'il y a surtout d'intéressant dans ces sépulcres, pour nous Suisses, c'est que d'après la description, ces statues ont été faites par des artistes de notre pays, les frères Meyt, qui ont mis sept ans pour les achever. Elles sont d'un si beau travail que le gouvernement vient de les faire mouler pour le Musée de Versailles.

Après vous avoir donné, Messieurs, une idée bien imparfaite des belles productions artistiques contenues dans les départements de la France que j'ai visités, vous aurez peut-être fait comme moi une observation digne de remarque, c'est que, quant à la peinture, l'art suisse n'y est point représenté, pas même dans la galerie de Lyon, où il n'y a ni un Diday, ni un Calame, quoique ces deux villes soient dans un rapport journalier. Ce ne sont que les œuvres plastiques des Suisses qui

ont trouvé faveur auprès de nos voisins. Vous voyez à la bibliothèque de Grenoble et au Musée de Lyon des ouvrages de Pradier, au palais de la Bourse à Lyon, des sculptures en bois provenant de la Suisse, et à l'église de Brou trois chefs-d'œuvre de statuaires suisses du moyen-âge. Nous pouvons en être d'autant plus étonné qu'en Suisse on n'accorde jusqu'ici que peu d'attention à cette branche de l'art. En effet, à l'exception de quelques bustes et de deux statues de Schlött de Bâle, nous n'avons dans nos musées aucun ouvrage en marbre, ni d'Imhof, qui a décoré de ses œuvres les palais de Saint-Pétersbourg, de Potsdam et de Stuttgart, ni de Pradier, qui excellait surtout à représenter des figures féminines et qui s'est illustré en France par bien des œuvres remarquables, ni du sculpteur tessinois Véla, qui vient d'être chargé par l'impératrice Eugénie d'une statue colossale de Christophe Colomb, destinée à être érigée sur une place de Gênes. Il existe bien quelques plâtres de l'un ou l'autre de ses ouvrages, mais sans parler de la fragilité du gypse, ces statues sont presque un témoignage de l'ingratitude de la patrie, puisqu'elles ne rapportent absolument rien à l'artiste.

Je constate cependant que, même sous le rapport de la sculpture, il y a un commencement de réveil dans notre pays, ce que l'on doit à quelques commandes qui ont été faites pour des monuments publics, tels que la *Berna* de Christen, le *Winkelried* de Schlött, les *bustes* de l'Athénée à Genève. Mais on devrait encore vouer plus de soins à cette branche de l'art, ce qui ne pourra avoir lieu que lorsque le gouvernement fédéral en donnera l'exemple en allouant plus de 2,000 fr. à l'encouragement des beaux-arts en Suisse, ou bien, quand des sociétés seront assez fortement constituées pour pouvoir faire de temps à autre des commandes à nos sculpteurs. Je suis cependant loin de vouloir rabaisser le mérite de la peinture qui aura probablement toujours chez nous le pas sur l'art du statuaire, mais si je dis un mot en faveur de la sculpture, c'est qu'elle a plus grand besoin de protection que l'art du peintre dont les productions sont plus accessibles aux bourses des particuliers.

Aussi voyons-nous les tableaux affluer dans nos expositions suisses, tandis que l'apparition d'une œuvre plastique y est une chose bien rare et les étrangers qui visitent nos expositions, ne peuvent douter que nous ayons eu et que nous possédons encore quelques sculpteurs de premier ordre.

Pour prouver que ces encouragements peuvent avoir un but très pratique, je vais vous citer un passage de la biographie de Pyrame de Candolle, le célèbre botaniste. Il dit, page 300 :

« Mon premier projet avait été de faire pour notre jardin botanique de Genève des bustes en terre cuite, des plus célèbres naturalistes genevois, à l'instar de ceux de Montpellier, mais nos artistes s'indignèrent, et M. Reverdin, alors directeur de l'école de dessin, mit beaucoup de zèle à organiser une souscription pour les faire en marbre. Quatre de ces bustes ont été faits à Carrare. Chabrey, quant à ses traits, n'a pas mal réussi, seulement, au lieu d'une barbe pointue à la Henri IV, on lui a fait une barbe touffue et crépue à la Caracalla. Abraham Trembley a aussi été médiocrement sculpté d'après un portrait. J'en dirai autant du buste de Jean Sénebier, qui ne donne de lui à peu près aucune idée. On avait de bons portraits de M. de Saussure ; il avait une tête trop petite pour sa grande taille, on fit une tête énorme ; il avait les cheveux plats, on fit une chevelure bouclée. Les deux seuls bustes qui soient dignes d'être exposés sont ceux de J.-J. Rousseau et de Ch. Bonnet, par Pradier. »

Vous voyez, Messieurs, que depuis lors nous avons pourtant fait quelques progrès. Les neuf bustes en marbre de Carrare, qui décorent l'Athénée de Genève, bâtiment érigé par la munificence de M. et de M^{me} Eynard Lullin, sont tous faits par des sculpteurs genevois, MM. Menn, Dufour et Dorcière. On n'avait plus besoin d'avoir recours aux sculpteurs de Carrare, qui, sans égard à leurs traits, avaient si singulièrement coiffé les têtes des savants genevois.

Je crois, Messieurs, ne pouvoir mieux terminer cet aperçu qu'en vous citant une preuve du patriotisme des Suisses qui demeurent à l'étranger. M. Imthurn, de Schaffouse, qui s'est

enrichi à Londres dans le commerce des Indes, vient de doter sa ville natale d'une somme de 250,000 fr., pour y établir des salles destinées en partie à la musique, en partie à des objets d'art. Si son exemple était suivi par des citoyens d'autres cantons, la Suisse pourrait occuper dans le domaine des arts un rang glorieux parmi les autres nations. Puisse notre Société des beaux-arts du canton de Berne participer pour sa part à cette œuvre patriotique !

M O T E

Sur la Pierre-Percée, près de Courgenay,

communiquée par M. l'abbé P.-J. KÆTSCHET.

A la suite d'un catalogue allemand des Evêques de Bâle (qui s'arrête à Joseph-Guillaume de Rinck de Baldenstein, 70^e évêque, en l'année 1744) intitulé : *Gründliche und ächte Verzeichniss der Herren Bischöffen im Rauracher-Lande und zu Basel*, se trouve la note suivante : *Kurze historische Beschreibung des grossen Steines bei Courgenay (Jenstorf) im Elsgau, Pierre percée genannt.*

« Gleich auser diesem Dorf Courgenay, allernächst an der Landstrasse gehn Dellsperg, findet sich noch heute zu Tage auf dem Felde, drei viertel Stunde von Pruntrut, ein grosser Stein, welcher über sechs Schuch hoch ist, und noch ganz aufrecht stehet. Dieser Stein ist eigentlich ein rechter, wahrer Mall-Stein, auf Latein, Mallus, Mallum; denn in Uralten Urkunden, sonderbar im älteren Veltalter lieset man zum öffteren diese Worte : in publico Mallo : Mallus oder Mallum aber bedeutet ein Ort unterem freyen Himmel, da die Richter und Schöppen zur gewissen Zeiten öffentlich Gerichte halten. Es kommt vom teutschen alten Wörte Malher, und wird in den